

Manon et Mamina

Yaël Hassan



Avec le soutien du

CNL
Centre national du livre

Extrait de la publication

www.centrenationaldulivre.fr

casterman
POCHE



Manon et Mamina

Une rencontre
mi-fugue mi-raison.

illustration Marcelino Truong

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
légende

historique

fantastique

dès 10 ans

www.casterman.com

Manon et Mamina

Cet ouvrage a reçu
le prix jeunesse de *la ville de la Garde 2000*
et le prix *Chronos Suisse 2000*

Un dossier pédagogique consacré à ce livre se trouve
sur le site Casterman à la rubrique « enseignants » :
<http://jeunesse.casterman.com/enseignants.cfm>

casterman

87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-06004-3

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

© Casterman, 1998 et 2010 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en février 2010, en Espagne par Novoprint.
Dépôt légal : mars 2010 ; D. 2010/0053/140

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Yaël Hassan

Manon
et
Mamina

illustré par Stéphane Girel

casterman
POCHE

*À ma mère,
Asna Berezowski
Y. H.*

1



FAUT PAS POUSSER MAMINA DANS LES ORTIES !

« Salut, vous êtes bien chez Mamina ! Si c'est toi Éric, pas la peine d'insister, je ne suis pas là ! En revanche, si c'est quelqu'un d'autre, de très sympa, de très aimable et de très gai, il peut me laisser son nom après le bip et je le rappellerai aussitôt. C'est promis ! »

— Maman, décroche ! Je sais bien que tu es là. Il faut que nous parlions. Arrête de bouder, je t'en prie ! D'accord, Martine t'a dit des choses désagréables. Mais sous le coup de la colère... Je suis sûr que ses mots ont dépassé ses pensées. Et puis, toi non plus tu n'as pas été très tendre avec elle. Tu crois que c'est drôle pour moi de passer ma vie à jouer le médiateur entre ma mère et ma femme ?

Assise à côté du téléphone, Mamina écoutait son fils, les bras croisés et la mine boudeuse.

— C'est vrai que c'est elle qui a eu l'idée de vendre *La Sereine*, poursuivait Éric. C'est elle également qui a parlé de maison de retraite... Je sais combien tu tiens à cette maison et à ton indépendance. Je me doutais bien que tu allais refuser. J'admets avoir été maladroit et j'aurais mieux fait de te prévenir. Je n'ai pas été très courageux dans cette histoire. Je le regrette, sincèrement ! Alors, tu décroches maintenant ? S'il te plaît.

Ah ! mais voilà qu'elle le reconnaissait, son Éric, tout à coup. Mamina en sourit de plaisir.

— Bonjour, mon lapin, susurra-t-elle en décrochant le téléphone.

— Maman, je n'ai quand même plus l'âge d'être appelé « mon lapin » !

— Il n'y a pas d'âge pour dire des choses gentilles à son fils. Tout comme il n'y a pas d'âge pour être gentil avec sa maman. Mais tu sais, Éric, j'ai bien réfléchi à ta proposition et je suis d'accord. On vend !

— On vend ? Mais on vend quoi ?

— La maison, pardi !

— Mais maman, tu es folle !

— Et voilà que ça le reprend ! Toi et ta femme, vous n'avez que ce mot à la bouche ! Mamina est folle, Mamina est folle ! Il faudrait savoir ce que vous

voulez à la fin ! Il y a quelques jours à peine vous étiez décidés à vendre ma maison, et maintenant que c'est moi qui veux vendre, tu me traites de folle ! Eh bien non, je ne suis pas folle ! Je vais bel et bien vendre *La Sereine*. J'y suis décidée. Finalement, j'ai trop de souvenirs ici et, sans ton père, je n'y suis plus du tout heureuse. Comme ça, je serai en mesure de te donner ta part d'héritage, c'est ce que tu voulais, non ?

Mamina soupira, la gorge serrée.

— Mais maman, où iras-tu vivre si tu vends *La Sereine* ?

— Ça, c'est mon problème, mon petit lapin ! Mais sache que tant que j'aurai encore ma tête normalement pleine sur mes épaules, je ne laisserai personne décider de mon avenir à ma place. Personne, tu m'entends ? Ni toi ni ta femme ! Tenez-vous-le pour dit. J'irai là où mon cœur, mes pieds et mes rhumatismes me porteront. Peut-être à l'autre bout du monde, peut-être tout près d'ici. Je verrai. Et tu diras à Martine que, si j'ai pris la décision de vendre *ma* maison, c'est uniquement pour moi. C'est *ma* décision et je le fais dans *mon* intérêt. Est-ce clair ?

— Tout à fait, maman, mais je te répète que tu n'y es pas obligée. Je sais que cela te déchire de

vendre *La Sereine*. Je sens bien à ta voix que tu es malheureuse. Je t'en prie, ne fais rien que tu pourrais regretter ensuite !

— Non, je ne regretterai rien ! Cette histoire m'aura permis d'ouvrir les yeux. La vie commençait à me peser sérieusement ici. Mais je ne m'en rendais pas vraiment compte. Je n'ai pas l'intention de finir mes jours en taillant des rosiers. Après tout, ils se passeront de baby-sitter. De toute manière, ils ne pouvaient pas me saquer, les rosiers de ton père. J'avais toujours l'impression qu'ils me regardaient de travers. C'était Sam qu'ils aimaient et non sa remplaçante. Quand il nous a quittés en ne me laissant rien d'autre qu'un gros vide et son jardin, il a bien fallu que je prenne la relève. Mais soigner, bêcher, biner, arroser, ça n'a jamais été mon truc. Et je sais bien que, de là-haut, ton père en a le poil hérissé de me voir me débattre avec ses fleurs. D'ailleurs, l'autre jour, alors que je coupais quelques roses, l'une d'entre elles m'a piquée. C'était un signe, comprends-tu ? Elle l'a fait exprès pour me signifier mon congé. Et puis, j'ai vraiment envie d'aller voir ailleurs si j'y suis.

— Écoute, maman, remettons cette conversation à un autre jour. J'aimerais que tu reconsidères tout

cela à tête reposée. C'est vrai que cela nous rendrait un fier service si tu vendais, mais je ne veux surtout pas te mettre à la rue !

Après avoir murmuré un petit au revoir empreint de chagrin, Mamina raccrocha. Éric venait de lui dire exactement ce qu'elle n'aurait pas voulu entendre. « Surtout ne vends pas la maison, mais si tu le faisais ce serait chouette, quoi ! » Voilà ! Le message était des plus clairs. « Du vent, Mamina ! C'est l'heure de dégager, tu comprends ? On n'a plus besoin de toi. Pire, tu gênes carrément ! Alors, soit tu te dépêches de rejoindre ton cher Sam, soit tu vends ta baraque et tu vas finir tes jours dans une maison avec d'autres plus bons à rien de ton genre. » Si Éric ne l'avait pas dit avec ces mots-là, c'est pourtant ce que sa pensée recelait.

Mamina regarda autour d'elle. Cela faisait près de quarante ans qu'elle habitait là. Sam et elle y avaient vécu leurs plus belles années. Chaque pièce, chaque recoin débordait de souvenirs. Comment allait-elle faire pour s'en séparer ? Sam y était mort, lui. Pourquoi n'y mourrait-elle pas, elle aussi ?

Mamina frissonna.

— Oh ! mais qu'est-ce qui m'arrive tout à coup ? s'exclama-t-elle en s'adressant à la photo posée sur

le guéridon. Voilà que je me mets à geindre sur mon sort comme une petite vieille ! C'est qu'il a réussi à me tournebouler la raison, Éric. Pour un peu, c'est à l'asile que je me retrouverai et sans même passer par la case maison de retraite ! Si je continue comme ça, tu ne vas plus me reconnaître, toi, là-haut !

Mamina leva la tête. Elle ne vit que le plafond.

— Tu me connais, Sam ? Je suis plutôt bonne fille, dans l'ensemble. Mais pas du genre à me laisser marcher sur les pieds. Faut pas pousser Mamina dans les orties car elle a horreur de ça ! Je vais te leur mitonner une petite vengeance dont tu me diras des nouvelles ! Je crois qu'ils ne l'oublieront pas de sitôt.

Mamina soupira d'aise. Une idée venait de lui germer à l'esprit. Elle attrapa sa canne, son chapeau, son manteau et se rendit d'un pas ferme à la première agence de voyages qu'elle trouva sur son chemin. Une pile de catalogues dans son panier, elle regagna *La Sereine*, éparpilla sa récolte sur la table de la cuisine et se mit à étudier, destination après destination, celle qui lui conviendrait le mieux. Au bout de trois ou quatre heures de lecture attentive, Mamina, indécise, ôta ses lunettes. Elle hésitait.

Les voyages avec les papys et les mamies du

troisième âge ne la branchaient pas vraiment. Les visites organisées, ce n'était pas son truc non plus. Ce dont elle avait envie, c'était plutôt de partir à l'aventure, toute seule, sans but précis, comme ça, pour se changer les idées. Un sac à dos et de bonnes chaussures de marche lui suffiraient. Voilà, c'est ce qu'elle ferait et le plus vite possible ! Juste le temps de ranger la maison, de mettre quelques affaires dans un sac, et Mamina était prête. Elle fit alors un dernier tour du jardin, si triste sous la pluie d'automne, ferma les volets et la porte à double tour, puis, après avoir jeté encore un dernier regard à *La Sereine*, Mamina s'engouffra dans un taxi. Elle ne se retourna pas, craignant de faiblir au dernier moment.

Mais que faisait-elle, bon sang ! Éric était las de tomber sans cesse sur le répondeur de Mamina. Très vite, l'agacement qu'il concevait de ne pas pouvoir joindre sa mère se mua en inquiétude. Il n'était pas normal que Mamina ne réponde pas au téléphone de toute la journée. Il appela alors le plus proche voisin de *La Sereine* qui, après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre, lui annonça que tous les volets de la maison étaient clos et qu'une grande pancarte indiquait

que la maison était à vendre. D'ailleurs, il avait vu Mamina le matin même prendre un taxi. Elle portait des chaussures de marche et un sac à dos.

— À vendre ? Elle a mis la maison en vente, vous êtes sûr ?

— Tout à fait sûr ! Il y a même un numéro de téléphone sur la pancarte.

— Ah oui ?

L'aimable voisin indiqua à Éric le numéro en question.

— Mais c'est le mien ! s'exclama-t-il.

Éric prit peur. Il demanda à son assistante d'annuler tous ses rendez-vous et prit le premier train pour Paris. Mais il eut beau interroger tous les voisins les uns après les autres, les commerçants chez qui elle avait l'habitude de faire ses courses, faire le tour de toutes les agences de voyage du quartier, nul ne semblait au courant de la destination de Mamina. Elle n'avait pris congé de personne. Mamina était bel et bien partie sans laisser d'adresse.

Désespéré, Éric rentra chez lui. Il se sentait complètement coupable de la disparition de sa mère. Il l'avait lâchement abandonnée après la mort de son père et il se rendait compte à présent combien

elle avait dû souffrir de son indifférence. Lui, il avait sa femme et ses enfants qu'il chérissait. Mais Mamina n'avait eu personne pour la consoler de son chagrin. Il se mit à craindre le pire. Et si elle avait fait une bêtise ? À cette idée, il sentit son estomac se nouer. « S'il lui arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais pas », se dit-il.

Le lendemain, il reçut une carte postale représentant un coucher de soleil sur une plage de la mer du Nord et juste signée de la main de Mamina. Elle avait été postée de Dunkerque. Aucune explication, pas un mot pour justifier son départ. C'était pire encore que des reproches. Éric y vit l'ampleur du chagrin de sa mère.

— Elle a fait une fugue, tout simplement ! se lamenta-t-il auprès de Martine, espérant qu'elle lui fournirait un peu de réconfort.

— Quand je te disais que ta mère était folle ! lui répondit-elle, les lèvres serrées.

— Ce qui est fou, Martine, c'est que même disparue et peut-être morte à l'heure qu'il est, tu persistes à t'acharner sur ma mère. D'accord, Mamina est excentrique, souvent grossière et fantasque, mais elle a le cœur sur la main et ne ferait pas de mal à une mouche ! C'était la joie de vivre,

Mamina. Et je l'ai tuée en voulant lui prendre sa maison !

Éric s'effondra sur le canapé, mit son visage entre ses mains. Martine en resta toute maladroite, plantée au milieu du salon. Les enfants avaient assisté à la scène. Marianne, qui n'avait pas encore neuf ans, ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait.

— Pourquoi papa a tué Mamina ? demanda-t-elle en éclatant en sanglots.

— C'est à cause de maman ! lui répondit Blaise, son grand frère de onze ans pour qui tout cela semblait également un peu confus.

— Éric, lui dit alors Martine en s'approchant de lui et lui passant une main dans les cheveux, Mamina n'est pas un bébé et je pense qu'elle sait parfaitement ce qu'elle fait. Elle a tout planifié, tout préparé. Si elle a mis la maison en vente, c'est que ça l'arrangeait. Finalement, nous lui avons rendu service ! Et si elle a fait toute cette mise en scène, c'est uniquement pour nous culpabiliser et nous empoisonner l'existence. Et il y a de fortes chances qu'elle soit, à l'heure qu'il est, dans un palace des tropiques, les doigts de pied en éventail, alors que nous sommes là en train de nous faire du souci pour elle. Vraiment, Éric, ça ne mérite pas que tu te mettes dans un tel état !

Éric se leva brusquement et regarda Martine. Il était rouge de colère et ses yeux jetaient des éclairs.

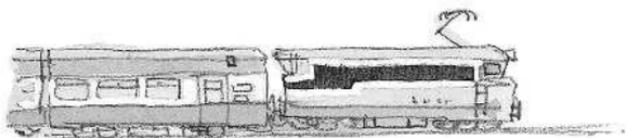
— Martine, lui dit-il d'une voix sourde, ferme-la ! Je ne suis pas d'humeur à écouter tes médisances, ce soir.

Martine, à qui jamais Éric ne s'était adressé de la sorte, en resta bouche bée et yeux écarquillés. Blaise et Marianne se mirent à pleurnicher de concert.

— Ah vous, taisez-vous ! hurla leur mère en fondant en larmes à son tour.



2



BLAISE ET MARIANNE

Le vaste monde ne l'attirant plus, l'idée lui était venue d'aller voir la mer. « Gare du Nord ! » avait lancé Mamina au chauffeur du taxi. Depuis toute petite, elle avait toujours adoré la mer. Et surtout la mer du Nord en automne, triste et presque sauvage quand les plages désertes retrouvent leur beauté singulière.

Quand le train démarra, Mamina poussa un profond soupir de bonheur. Cela faisait bien longtemps qu'elle ne s'était sentie aussi libre. La tête appuyée contre la vitre, un sourire rêveur sur les lèvres, elle regardait défiler le paysage. C'est un peu comme la vie, se dit-elle, un long ruban qui se déroule... Elle laissa ses pensées revenir en arrière. C'est vers son vieux Sam que celles-ci s'envolèrent, Sam parti sans

prévenir, une nuit dans son sommeil. Un matin, elle l'avait trouvé allongé à côté d'elle, un léger sourire sur ses lèvres, mort. Il les avait abandonnés, elle et son merveilleux jardin auquel il avait consacré tant de temps et d'amour. Et Mamina était restée seule, mais vraiment toute seule, sans personne avec elle. Ni chien, ni chat, ni lapin, ni hamster, ni même poissons rouges. Elle avait bien son fils Éric et ses petits-enfants Blaise et Marianne, mais, à cause de la mésentente entre Mamina et sa belle-fille Martine, ils ne se voyaient pratiquement jamais. Pourtant, au printemps dernier, peu après la mort de Sam, Mamina avait cru que les choses allaient s'arranger. Martine avait dû être hospitalisée en urgence pour une petite opération. D'ordinaire, lorsqu'elle avait besoin de faire garder les enfants, elle s'adressait à ses parents. Mais ceux-ci se trouvaient justement en voyage. Comme ils ne voulaient pas dépenser une fortune en frais de garde, ils s'étaient rabattus sur Mamina.

— M'installer chez vous pour m'occuper de Blaise et de Marianne alors qu'ils ne peuvent pas me blairer ! s'était-elle écriée, complètement effarée. Mais te rends-tu compte de ce que tu me demandes, Éric ? Ils vont me rendre la vie impossible ! C'est déjà assez

pénible pour moi de savoir que mes propres petits-enfants m'aiment si peu, sans que je leur donne l'occasion de m'en faire la démonstration pendant quinze jours ! Il faudrait que je sois complètement maso !

— Maman, je t'en prie ! C'est la première fois que je te demande un tel service.

— Justement ! C'est bien ce que je te reproche ! Si tu nous avais plus souvent permis à ton père et moi de nous occuper d'eux, nous n'en serions pas là. Seulement, Martine et toi, vous ne nous avez jamais fait confiance et nous avons fini par passer aux yeux de vos gosses pour des irresponsables, voire des cinglés. Sais-tu seulement comme ton père en a souffert ?

— Maman, je suis vraiment désolé. J'admets que je ne me suis pas toujours très bien comporté envers toi et papa. Mais, il y a Martine, comprends-tu ? Je l'aime et je tiens à elle.

— Mon pauvre Éric ! Tu me fais de la peine, va ! C'est bon, je vais te les garder tes mioches, mais tu as tout intérêt à les prévenir que Mamina débarque et que c'est Mamina et personne d'autre qui fera la loi à la maison pendant ces quinze jours.

— D'accord, maman, je leur ferai la leçon.

En raccrochant, Mamina avait pris la photo de Sam posée sur le guéridon et lui avait demandé son avis.

Car Mamina ne faisait jamais rien sans demander son avis à Sam. C'était ainsi depuis toujours, alors ce n'est pas parce que celui-ci avait filé à l'anglaise qu'elle avait l'intention de changer ses habitudes.

— Qu'est-ce que t'en penses ? lui lança-t-elle.

Sam ne broncha pas.

— J'ai eu raison de lui dire ce que j'avais sur la patate, non ?

Sam resta coi.

— T'es pas plus bavard mort que vivant, toi ! lui dit tendrement Mamina en lui déposant un baiser sur le front. C'est comment le proverbe déjà ? « Qui ne dit mot consent. » Alors, je suis ravie d'apprendre que tu es d'accord, mon vieux.

Une semaine plus tard, elle fut poliment accueillie par Blaise et Marianne. Ils ne connaissaient que très peu leur grand-mère et l'idée qu'ils s'en faisaient passait surtout par les yeux de leur mère, qui n'appréciait pas vraiment Mamina et son caractère fantasque. Mais en prévision de son arrivée et afin que tout se passât bien, Martine avait essayé de redorer quelque peu l'image de sa belle-mère, assurant aux enfants qu'elle n'était tout de même pas un croque-mitaine.

Le premier jour après l'école, Mamina leur demanda :

— On joue ?

Blaise, les lèvres pincées comme si sa grand-mère lui avait fait une proposition qui portait atteinte à sa dignité, lui avait répondu :

— Merci Mamina, mais j'ai des devoirs !

— Et moi, de la lecture, avait enchaîné Marianne.

— Vous avez raison, les enfants ! Montez faire vos devoirs ! Moi, je regarde la télé.

— On n'a pas le droit de regarder la télé quand on rentre de l'école, lui lança Marianne.

— Oui, on n'a pas le droit ! confirma Blaise. Je vais le dire à maman !

— Mais fais-le, mon trésor ! répondit Mamina. Alors, qu'est-ce que tu attends ? poursuivit-elle en le voyant hésiter.

Finalement, Blaise et Marianne préférèrent s'éclipser en direction de leurs chambres, tandis que Mamina allumait la télévision et s'installait confortablement sur le canapé, un saladier de popcorn sur un genou et Mistigri, le chat, sur l'autre.

— Je suis ravie de ton accueil, Mistigri, fit-elle en le caressant. Je sens qu'on ne va pas s'ennuyer tous les deux !

Au bout d'un moment, elle sentit une présence dans son dos. Elle se retourna si brutalement que Mistigri poussa un miaulement de frayeur et que les pop-corn volèrent en tous sens.

Discrètement installés sur les marches de l'escalier, les enfants n'eurent même pas le temps de déguerpir. Pris en flagrant délit de tricherie !

Mamina s'écria :

— Je croyais qu'il était interdit de regarder la télé en rentrant de l'école ? Il faut donc que j'en avise votre mère...

Mamina s'approcha du téléphone.

— Oh non, Mamina ! S'il te plaît ! Ne le dis pas à maman !

— Ne pas lui dire ? Mais, vous me demandez donc de mentir ? On a le droit de mentir, ici ?

— Ce n'est pas mentir si on ne dit rien, avança timidement Blaise, les yeux baissés.

— Faux ! Ça s'appelle mentir par omission.

— On sera sages, dit Marianne en s'approchant, un sourire angélique sur ses lèvres.

— Oui, on sera sages, répéta Blaise s'approchant à son tour.

— Soit ! fit Mamina. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On la regarde cette télé ?

C'est à ce moment précis que Martine eut la très fâcheuse idée d'appeler à la maison.

— Bonjour, Mamina. Est-ce que tout va bien ? Les enfants sont-ils sages ?

— Tout le monde va bien, ma chère Martine. Et vous, comment vous portez-vous ?

— Mais quel est ce bruit à la maison ? demanda Martine sans même répondre à la question de Mamina. N'est-ce pas la télévision que j'entends ?

— Mais si, mais si. C'est bien la télévision !

— Les enfants ne vous ont pas dit que je leur interdis la télévision après l'école ?

— Bien sûr qu'ils me l'ont dit ! Mais il a été convenu qu'en votre absence, c'est moi qui commandais ici, et c'est à cette unique condition que j'ai accepté de venir les garder.

— Certes, Mamina, mais il y a des règles à respecter et vous n'allez tout de même pas, en quinze jours, mettre en l'air des années d'éducation rigoureuse. Je les serre de près, j'en conviens, mais cela porte ses fruits, non ?

Craignant que Mamina ne boucle ses valises sur-le-champ, la pauvre Martine faisait de gros efforts pour se contrôler.

— Allons, Martine, calmez-vous ! Pensez à votre

santé et ne vous faites pas de mouron ! Un peu de télé n'a jamais tué personne et vous reprendrez le fil de votre éducation exemplaire dès que j'aurai tourné le dos. Je vous assure que Blaise et Marianne vont très bien. N'est-ce pas, mes agneaux ?

— Ouiiii, Mamina ! s'exclamèrent en chœur les enfants.

— Vous les avez entendus ? Quand je vous disais qu'ils allaient bien !

— Mamina, pourriez-vous me passer Blaise, s'il vous plaît ? demanda Martine, la voix éteinte.

— Bien sûr, Martine. Ne quittez pas ! Blaise, viens parler à ta maman !

Les yeux rivés sur l'écran, la bouche ouverte, fasciné par un dessin animé retraçant les aventures rocambolesques d'un extraterrestre atterri sur Terre par erreur, Blaise fit la moue.

— Blaise, ta maman veut te parler. Elle attend, insista Mamina.

— Bonjour maman, fit Blaise, s'éloignant de la télévision à contrecœur.

Quand il raccrocha, son visage était triste. Il dit à Marianne :

— Viens, Marianne ! Maman préfère que nous lisions dans nos chambres.

— Mais moi, j'ai envie de regarder la télé, geignit-elle.

— Allons, Blaise, intervint Mamina, reste ici ! Je comprends tout à fait que vous fassiez vos devoirs en rentrant de l'école, mais je ne vois pas quel mal il y a à regarder la télé ensuite ! Vos copains, ils ne la regardent pas, eux, la télé ?

— Si, répondit Blaise tout penaud.

— Tout le monde la regarde, sauf nous ! dit Marianne en soupirant.

— Alors, vous ferez comme tout le monde, pour une fois ! Et ne vous inquiétez pas ! On ne le dira à personne. Ce n'est pas vraiment mentir que de ne rien dire, hein, Blaise ? fit Mamina en lui lançant un clin d'œil malicieux.

Durant les quinze jours passés en compagnie de Blaise et Marianne, Mamina avait eu l'impression de rattraper le temps perdu, et tous trois se mirent à espérer que, désormais, il en serait toujours ainsi et que le temps des brouilles et de l'incompréhension était à jamais révolu.

Quand Martine revint chez elle, Mamina lui proposa donc de rester encore quelques jours pour l'aider.

— Vous êtes fatiguée et affaiblie, je pourrais peut-être vous être utile.

— Non, merci, Mamina ! répliqua Martine d'un ton ferme et sans appel. Blaise, Marianne, montez dans vos chambres ! leur ordonna-t-elle, Mamina et moi avons à parler.

Tandis que Blaise et Marianne s'éloignaient les larmes aux yeux, Martine poursuivit :

— Mamina, je vous suis bien sûr très reconnaissante de vous être occupée des enfants, toutefois vous savez combien je désapprouve vos méthodes en matière d'éducation.

— Et moi les vôtres, ma chère Martine, ne se gêna pas de répliquer Mamina.

— C'est votre droit et c'est d'ailleurs pour cette raison que je ne vous retiens pas.

Mamina tourna les talons et se retira la tête haute. Tandis qu'elle faisait sa valise, les enfants se glissèrent dans sa chambre pour lui dire au revoir.

— Tu nous manqueras, Mamina, lui chuchota Blaise au creux de l'oreille.

— Vous aussi, vous allez me manquer, leur dit-elle dans un soupir chargé de larmes. Donnez-moi de vos nouvelles de temps en temps ! Enfin, si vous le pouvez.

— On essaiera, Mamina, lui promit Blaise, voyant combien sa grand-mère avait du chagrin.

Et, sans même attendre qu'Éric rentre de son cabinet dentaire, Mamina s'en était retournée à *La Sereine*, plus déserte que jamais.

— Et dire que j'étais prête à arranger les choses avec cette mijaurée ! confia-t-elle dépitée à la photo de Sam. Mais t'as vu comment elle m'a traitée ? Pire qu'une vieille serpillière ! Pourtant, tu es témoin que j'ai fait de réels efforts cette fois-ci. Je me suis bien tenue et j'ai été plus que polie. Cela ne l'a pas empêchée de se montrer odieuse pour autant. Alors, c'est fini, Sam. Plus question pour moi de m'aplatir à ses pieds. Et que me reste-t-il à faire si ce n'est te rejoindre ? Ce serait chouette de se retrouver, non ? Qu'en penses-tu ? J'arrive plus à vivre sans toi, tu comprends ? Je ne sers à rien, ni à personne. Ce n'est pas que je n'aime plus la vie, non, c'est la vie qui ne m'aime plus. Tu ne crois pas qu'il est temps que je boucle mes valises pour le grand voyage ? Personne ne me pleurera, visiblement. Personne ne s'apercevra de mon départ... Sam, je te parle ! Dis-moi, ça te ferait plaisir que je te rejoigne là-haut ?

Mamina avait tendu l'oreille et retenu son souffle.

Mais Sam ne s'était manifesté d'aucune manière. Mamina lui avait alors jeté un regard furieux, ce qui n'eut pas plus d'effet.

Ce souvenir fit sourire Mamina. C'est vrai qu'elle lui en voulait parfois, à ce vieux Sam, de l'avoir laissée choir. C'est vrai qu'il lui manquait tellement. Elle aurait tant aimé qu'il soit là, à côté d'elle, dans ce train qui l'emmenait vers de nouveaux horizons. Mais si Sam était encore de ce monde, il n'aurait pas été question de vendre *La Sereine*, Mamina ne se serait pas fâchée avec Éric, elle ne serait pas partie en voyage et ne se serait pas retrouvée dans ce train en face d'une dame qui la regardait d'un air bizarre par-dessus ses lunettes tout en feignant de lire.

— Quel beau temps ! lui dit Mamina pour engager la conversation.

— Vous trouvez ? lui répliqua la dame en se levant puis quittant le compartiment, l'air pincé.

Mamina haussa les épaules et regarda par la fenêtre. Il tombait des cordes. Elle éclata de rire.



3

LES PAGES À L'ENVERS



C'est donc une pluie torrentielle qui salua l'arrivée de Mamina dans la petite station balnéaire qu'elle avait choisie.

Elle ne vit pas grand-chose du paysage tant le ciel était bas et noir, et la pluie serrée.

À l'hôtel, elle fut accueillie par la patronne, une dame aussi joviale que replète. Celle-ci lui offrit du thé et des biscuits qu'elles prirent toutes deux devant un bon feu crépitant dans la cheminée de la salle à manger, en papotant de choses et d'autres. Mais quand la brave femme sortit les albums de photos et se mit à exhiber celles de ses petits-enfants, Mamina, le cœur gros, décida de prendre congé et de se retirer dans sa chambre.

« Te voilà jalouse, ma parole ! pensa-t-elle. Oui,

jalouse d'une brave mamie toute fière de ses petits-enfants. Et pourtant, quoi de plus normal ? Toutes les mamies du monde aiment montrer les photos de leurs petits-enfants. »

Mamina soupira tout en défaisant son sac. Sur la table de chevet, elle déposa d'une part la photo de Sam, à qui elle avait pardonné sa trahison, d'autre part celle de Blaise et Marianne. Puis, se ravisant, elle prit la photo de Sam et la mit sur le rebord de la fenêtre, face à la mer.

— Voilà ! fit-elle satisfaite. Comme ça, mon vieux Sam, tu auras tout le temps de contempler le paysage et tu prendras peut-être conscience de tout ce que nous aurions pu faire ensemble si tu avais regardé un peu plus loin que le bout de tes fleurs.

Ses affaires rangées, Mamina prit le journal de bord qu'elle tenait depuis quarante ans. Elle en était au quarantième cahier de ses Mémoires, tous agrafés les uns aux autres, ce qui faisait un très gros et lourd paquet. Mais Mamina ne se déplaçait jamais sans eux ni sans la photo de Sam. On peut tout me voler, disait-elle, mais pas mes Mémoires ni mon Sam !

Elle consigna soigneusement le déroulement de son voyage en train puis l'arrivée à l'hôtel.

Ensuite, elle se laissa aller à ses réflexions. Mamina notait tout dans son journal. Tout ce qui lui passait par la tête, même si c'était n'importe quoi. Et quand elle était triste, ce qui lui arrivait de temps en temps, elle feuilletait ses cahiers, au hasard, et retrouvait ses bonheurs passés. Lorsqu'elle eut fini d'écrire, elle tourna les pages à l'envers et remonta jusqu'au mariage d'Éric et de Martine...

Le moins que l'on puisse dire, c'est que j'ai rarement vu de mariage plus sinistre que celui auquel nous venons d'assister, Sam et moi : celui de notre fils. Dieu que cette noce fut triste ! Il faut dire que, dans la famille de Martine, ils sont tous tristes de naissance, apparemment. Ou du moins, c'est l'impression qu'ils donnent. Et même s'il leur arrive de rire de temps en temps, cela ne les empêche pas de rester tristes. Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé d'y mettre un peu d'ambiance, à ce mariage. C'est trop triste un mariage triste ! Mais quand je me suis levée pour chanter une chanson – pas très comme il faut, c'est vrai, mais une chanson drôle, quoi –, j'ai eu la nette impression que cette bande de coincés n'a pas du tout apprécié et que je venais de jeter un froid. C'est du moins ce que j'en ai conclu en observant

la tête des invités tous pétrifiés sur leur chaise. Éric, visiblement mécontent, m'a alors rappelée à l'ordre. « Maman ! je t'en prie, rassieds-toi ! » m'a-t-il lancé en aparté. Ça, ce fut le bouquet. Et quand, absolument mortifiée, j'ai tourné la tête vers lui, je n'ai pas reconnu mon fils. C'était la tête de Martine qu'il portait sur ses épaules. Il faut dire que j'avais sans doute bu plus que de raison. Sam m'a alors pris la main et m'a entraînée vers la sortie, me disant : « Viens, laissons-les se faire ch... entre eux. » D'ordinaire, Sam ne dit pas de gros mots. Il n'y a que moi qui en abuse. Mais là, il était tellement en colère, lui aussi, qu'il a perdu le contrôle. Et c'est ainsi que nous avons quitté la noce, les mariés et tous ces gens bien comme il faut qui ne savaient même pas s'amuser un bon coup.

Mamina sauta quelques pages, s'arrêta sur une autre.

Les relations ne s'arrangent guère entre notre belle-fille et nous. Nous avons passé le week-end à Lille. C'est la première fois qu'Éric nous invite chez lui. On ne peut pas dire que cette chère Martine se soit montrée accueillante.

Dès notre arrivée, elle s'est retirée dans sa chambre. Elle avait la migraine ! Ça ne nous a pas dérangés du tout, Sam et moi, qu'elle ne soit pas avec nous, cette

rabat-joie, cette boudeuse, mais cela a contrarié Éric. Et ce qui peine Éric nous peine forcément.

Mamina poussa un profond soupir et referma son cahier.

— Par la suite, ce fut pire encore ! maugréa-t-elle à l'attention de Sam, toujours tourné vers la mer. Pourtant, quand Blaise puis Marianne sont nés, nous étions prêts à faire toutes les concessions, signer tous les armistices, trêves ou autres traités de paix avec Martine. Cela faisait partie de nos vieux rêves que de faire danser un jour une ribambelle de petits-enfants sur nos genoux. Balivernes que tout cela ! Elle ne s'est pas gênée pour nous faire comprendre qu'elle ne tenait pas à ce que l'on vienne trop souvent les voir, ses gosses. Comment nous a-t-elle dit déjà ?

Mamina regarda Sam. Puis, arrondissant sa bouche comme le faisait Martine :

— « Votre influence pourrait leur être néfaste » ! Oui, c'est exactement le mot qu'elle avait utilisé ! Tu t'en souviens Sam ? « Néfaste » ! J'ai l'air d'une néfaste, moi ? Et toi, mon vieux Sam, mon bon vieux nounours de Sam qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, t'étais néfaste, peut-être ?

Mamina sentait la colère monter en elle. Elle

fulminait à présent, arpentant la chambre de long en large. Il lui arrivait souvent de réfléchir à voix haute lorsqu'elle était toute seule. Enfin, parfois aussi quand elle ne l'était pas. Et ça, c'était plus embêtant parce que, alors, les gens se retournaient sur son passage et la regardaient d'une curieuse façon, s'imaginant sans doute qu'elle était à moitié ou même complètement folle. Les gens portent souvent des jugements un peu hâtifs sur ceux qu'ils croisent.

Malgré sa colère, Mamina reprit son cahier et poursuivit sa lecture.

« Ne te fais pas tant de bile pour Éric ! Le principal n'est-il pas qu'il soit heureux ? » C'est ce que Sam m'a dit ce matin. « Heureux ? Tu le crois heureux ? Si le bonheur ressemble à ça, mon vieux Sam, je ne voudrais pas vraiment connaître la tronche du malheur ! » lui ai-je répondu. Et Sam s'est mis à rire. Sam rit toujours avec moi. Il n'y a qu'Éric qui ne rie plus avec moi depuis qu'il connaît Martine et qu'il a parfois honte de sa mère. D'accord, mon langage est un peu grossier. Les gros mots, j'adore ça. Je ne peux pas m'empêcher d'en glisser de temps en temps. Même quand je fais très attention, il y en a toujours un ou deux qui s'échappent. Mais personne ne me changera.

— Non, personne ne me changera! affirma Mamina en refermant son journal. Et ils vont voir de quel bois elle se chauffe, la « néfaste »! Ah! je les gêne. Ah! je suis grossière. Eh bien, mes agneaux, désormais elle ne vous dérangera plus, Mamina. Elle s'est tirée pour de bon et ce n'est pas demain la veille que vous reverrez le petit bout de son nez! Voilà!

Sur ce, Mamina rangea ses cahiers et se mit au lit, se réjouissant par avance de l'aventure qui commencerait dès le lendemain.

